Hille Marie-Paule, Horlemann Bianca & Nietupski
Paul K. (dirs), *Muslims in Amdo Tibetan Society.
Multidisciplinary Approaches*

Lanham, Lexington Books, 2015, 354 pages, ISBN 978-0-7391-7529-3

Françoise Robin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/emscat/4821>

DOI : 10.4000/emscat.4821

ISSN : 2101-0013

Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

Référence électronique

Françoise Robin, « Hille Marie-Paule, Horlemann Bianca & Nietupski Paul K. (dirs), *Muslims in Amdo Tibetan Society. Multidisciplinary Approaches* », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 51 | 2020, mis en ligne le 09 décembre 2020, consulté le 13 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/emscat/4821> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/emscat.4821>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2021.

© Tous droits réservés

Hille Marie-Paule, Horlemann Bianca & Nietupski Paul K. (dirs), *Muslims in Amdo Tibetan Society. Multidisciplinary Approaches*

Lanham, Lexington Books, 2015, 354 pages, ISBN 978-0-7391-7529-3

Françoise Robin

RÉFÉRENCE

Hille Marie-Paule, Horlemann Bianca & Nietupski Paul K. (dirs), *Muslims in Amdo Tibetan Society. Multidisciplinary Approaches*, Lanham, Lexington Books, 2015

- 1 L'ouvrage *Muslims in Amdo* propose plusieurs analyses contribuant à mettre en lumière un phénomène peu connu et rarement étudié : la cohabitation ethnico-religieuse entre Tibétains bouddhistes (plus rarement bonpo) et Musulmans, en Amdo (nord-est du Tibet). Qui plus est, ce recueil d'articles historicise cette présence, décrit la variété des populations musulmanes de l'Amdo et sa déclinaison en nombreuses confessions ; surtout, il démontre que les relations entre mondes tibétain et musulman n'ont pas été placées uniquement sous le signe du conflit, comme la vulgate contemporaine ou la mémoire collective en Amdo aujourd'hui le répète souvent, mais qu'elles l'ont été sous celui de l'ambivalence, allant de la symbiose à la guerre, au gré des lieux, des périodes et des configurations de pouvoir.
- 2 Cet ouvrage est remarquable par la qualité des neuf contributions qui le constituent. On relèvera la diversité des disciplines convoquées (tibétologie et sinologie, histoire, économie, linguistique, études religieuses). Les trois directeurs de l'ouvrage, Marie-Paule Hille (EHESS), Bianca Horlemann (Université Humboldt) et Paul Nietupski (John Carroll University) revendiquent cette approche dans le sous-titre et s'en expliquent

dans leur introduction : la nouveauté du sujet empêche toute spécialisation disciplinaire – on y reviendra à la fin de cette note critique.

- 3 L'introduction est bien structurée : elle ne se contente pas de résumer chaque contribution, mais offre une présentation générale de l'histoire de l'Amdo. Elle souligne les problèmes de terminologie pour désigner les groupes humains concernés, en raison des diverses sources (chinoises pré-1949 et post-1949 d'une part, les sources tibétaines d'autre part). Une autre sous-partie de l'introduction consacrée à la diffusion de l'islam en Chine, notamment en Amdo, fournit une base utile pour ceux qui sont familiers du monde tibétain mais non des communautés musulmanes qui le peuplent. Elle souligne en outre la complexité ethnique de l'Amdo, zone frontalière dominée démographiquement certes par les Tibétains mais où diverses populations, langues, religions se côtoient. Cette richesse culturelle se double d'une absence de centralisation politique, expliquant la fluctuation des rapports d'autorité entre ces groupes au gré du temps. La fin de l'introduction fait aussi le point sur ce qui reste à explorer ; elle recentre les problématiques sur le monde musulman plus que sur l'interaction tibéto-musulmane – ainsi, le rôle de Hezhou comme centre d'éducation et de culture musulmane du XVII^e au XX^e siècle, l'influence de l'islam rigoriste et réformé ikhwan sur les confréries soufies, ou encore les interactions de ces confréries entre elles.
- 4 Les contributions, originales et de première main, sont fondées sur des sources écrites et orales principalement en chinois, mais aussi en tibétain, en salar, turc et arabe, ainsi qu'en langues occidentales ; elles sont le résultat de travail de terrain comme de recherches en archives. Les illustrations et les cartes sont bienvenues.
- 5 Le premier chapitre, signé par Yang Hongwei et Max Oidtmann, offre une illustration exemplaire du rôle qu'ont pu jouer certains Musulmans entre l'administration sino-mandchoue et les tribus tibétaines dans la partie est de l'Amdo – à ce titre, on peut d'ailleurs les rapprocher des « truchements » de l'Empire ottoman. Ce rôle est mis en avant à l'occasion de l'étude d'un conflit entre les deux tribus tibétaines de la préfecture de Xunhua, à la fin du XIX^e siècle, conflit qui mena le lama de Wimdo, Layicang (tib. La yi tshang ?) à saisir les autorités judiciaires sino-mandchoues locales puis provinciales, en recourant à des personnalités musulmanes désignées comme intermédiaires. Celles-ci devaient essentiellement à deux facteurs le fait de tenir ce rôle : le premier est la qualité des rapports qu'elles avaient noués avec les élites tibétaines lors d'interactions commerciales. Les marchands musulmans, contrairement à leurs collègues chinois Han, se déplaçaient en effet assez loin en terre tibétaine et recevaient les marchands tibétains dans des auberges frontalières et commerciales (les *xiejia* en chinois) où faisaient escale les caravanes tibétaines (les auteurs indiquent l'existence de telles auberges à Xining, à Thrika et à Xunhua). Le second facteur découle du premier : les Tibétains ne connaissant pas le chinois et les Hans et les Mandchous ne parlant généralement pas le tibétain, ces « truchements » avaient développé un bilinguisme tibétain-chinois. Yang Hongwei et M. Oidtmann montrent que les propriétaires de ces auberges, qui étaient héréditaires, étaient investis officiellement d'un rôle d'intermédiaire entre l'administration sino-mandchoue et le monde tibétain. À ce titre, ils étaient également chargés du recensement et du cadastre (pour mieux lever les taxes), du contrôle des marchandises dans le cadre de la lutte contre le marché noir ; de plus, ils assistaient les autorités sino-mandchoues dans les enquêtes et dans la médiation des conflits locaux. Toutefois, ils entretenaient des liens privilégiés avec les élites tibétaines, dans un jeu de pouvoir toujours fluctuant, et jouissaient auprès d'elles

d'une autorité certaine dont se méfiaient les Qing. Ces derniers espéraient donc mieux les contrôler en les absorbant dans leur système administratif et commercial. Le seul bémol que l'on peut opposer à cet article est l'absence de références à des sources tibétaines et le flou quant à la délimitation géographique de la zone d'autorité de ces « truchements » musulmans, le cas étudié ici étant situé très à l'est de l'Amdo.

- 6 Le deuxième chapitre, « In the footsteps of Garaman or Han Yinu? Rebellion, nationality autonomy and popular memory among the Salar of Xunhua county » de l'historien Benno Weiner, porte sur la même zone géographique que le précédent chapitre, mais s'intéresse au groupe ethnique turcophone qui l'habite, les Salars. B. Weiner met en contraste deux périodes : la révolte de l'Amdo en 1958, dont il retrace la chronologie pour la population salare, et l'époque contemporaine. En 1958, en effet, les Salars se sont soulevés contre les nouveaux maîtres de la Chine mais, les années passant, la mémoire du héros de cette rébellion, Han Yinu, s'est effacée, pour laisser la place à celle de Garaman, père fondateur et semi-mythique de l'« ethnies » ou du « groupe ethnique » (*minzu* en chinois, terme rendu aussi parfois par « nationalité » mais pour lequel aucune traduction en français n'est pleinement satisfaisante) salar. Ce revirement, explique de manière convaincante B. Weiner, signale l'intégration réussie des Salars à la République Populaire de Chine et, par-là, la réussite du projet du Parti communiste chinois de justifier le passage de l'empire à la nation multiethnique qui caractérise l'ambition de la République Populaire de Chine. Ainsi, B. Weiner montre que les Salars, une minorité parmi les minorités, ont fini par si bien admettre le découpage officiel en 56 groupes ethniques (les Han et 55 groupes ethniques minoritaires) qu'ils se sentent protégés par l'attribution à leur ethnies du statut de « *minzu* » et par la reconnaissance d'un « district autonome » salar. B. Weiner note le contraste avec les Tibétains qui, eux, perçoivent cette catégorisation comme une menace. L'article de B. Weiner, par-delà le cas des Salars, est également le lieu d'une réflexion fine sur la manière dont les dirigeants de la République Populaire de Chine ont élaboré un discours sur les « ethnies minoritaires » et l'autonomie régionale, afin de dépasser la « contradiction centrale de tout le paradigme *minzu* de la RPC », qui consiste à « intégrer dans la nation chinoise un peuple dont l'identité repose sur le maintien de la différence » (p. 59).
- 7 Le troisième chapitre, écrit par Chang Chung-Gu, s'intitule « Self-identity vs state identification of Tibetan-speaking Muslims in the Kaligang area of Qinghai ». Chang enquête sur le sentiment d'appartenance ethnique des Musulmans de Khargang (chin. Kaligang), vivant depuis deux siècles dans la préfecture du Haidong (tib. Mtsho shar), au nord-est de la province du Qinghai. En 1985, 75% des 22 000 habitants de Khargang étaient Hui, 20% étaient Tibétains, les Salars et les Han formant les 5% restants. Or, la singularité de ces Musulmans hui est d'être non pas sinophones, mais tibétophones. Bien que ne sachant pas écrire le tibétain, ils partagent des traits culturels propres aux Tibétains (consommation de thé au beurre, éléments architecturaux tibétains, rituels de mariage proches de ceux des Tibétains). Un problème s'est donc posé lors de la classification en « ethnies » (*minzu*) dans les années 1950. Les Musulmans de Khargang, nous dit Chang, ne se reconnaissent ni dans l'une, ni dans l'autre de ces deux « ethnies » (*minzu*) et auraient préféré l'étiquette « Musulman tibétophone » (chin. *zangyu musulin*) ou « Hui parlant le tibétain » (chin. *shuo zangyu de huimin*). Les Hans locaux les nomment encore autrement puisqu'ils les décrivent comme des Zang Hui (« Tibéto-Hui »). La réflexion de Chang sur la catégorie souvent complexe et disputée d'« ethnies » (*minzu*) est enrichie par une étude sur le processus

de « hui-sation » en cours au sein de cette population : les Musulmans de Khargang ayant embrassé le courant réformateur ou rigoriste ikhwan, ils se tournent de plus en plus vers des imams hui, non tibétophones, ce qui réduit leur affinité avec les Tibétains. On pourra renvoyer les personnes intéressées par ce thème au documentaire *Valley of Heroes* (2013), de Khashem Gyal, qui montre la perte de compétences linguistiques en tibétain chez les jeunes générations de ces communautés musulmanes et les tentatives de revivification de la langue tibétaine par des jeunes Tibétains diplômés originaires de la région.

- 8 Le quatrième article prolonge le précédent. On le doit à Camille Simon, l'une des très rares linguistes de terrain combinant une compétence en langues tibétiques et en langues turciques. Elle observe l'interaction entre Tibétains et Musulmans à travers l'étude de contact de langues, en l'occurrence entre le tibétain de l'Amdo et le salar (voir *supra*), qui est une langue oghuz de la famille des langues turciques. Son article expose d'abord la situation sociolinguistique dans les zones de « salarophonie ». Puis elle propose les exemples de transfert linguistique du tibétain vers le salar (les emprunts du tibétain au salar ne sont pas attestés). Elle montre que, outre les prévisibles emprunts lexicaux, ces contacts ont résulté en des emprunts structurels et morphosyntaxiques moins attendus, preuves d'interactions nombreuses dans la durée. Cette analyse est complétée par des observations glanées sur le terrain, décrivant la manière dont les Tibétains qualifient les Salars : ils ne les appellent pas Salar, mais Huihui (Musulmans en dialecte de l'Amdo), ou encore Sogpo, c'est-à-dire « Mongols » en tibétain. Cette dernière désignation pourrait d'ailleurs confirmer l'hypothèse savante de l'origine mongole des populations salares, exposée dans l'article de B. Weiner. Enfin, certains Tibétains désignent les Salars par le terme Azhang (« oncles » en tibétain). Or, nous dit C. Simon, les Salars qualifient eux-mêmes les Tibétains d'oncles maternels : cette appellation réciproque par un terme de parenté indique vraisemblablement l'existence de liens de parentés et d'intermariage entre ces deux communautés et ce, sur la longue durée. C. Simon poursuit en étudiant les calques : l'asymétrie est de rigueur, les Tibétains locaux, pourtant minoritaires, n'ayant pas emprunté de mots au salar, alors que l'inverse est vrai et relativement fréquent, notamment pour les verbes. La troisième partie porte sur l'ordre des mots dans le groupe nominal : le salar a en effet partiellement adopté l'ordre tibétain (le nom est suivi de l'adjectif), alors que les langues turciques fonctionnent dans l'ordre inverse (l'adjectif précède le nom). Cette inversion partielle (car elle cohabite avec un ordre non bouleversé adjectif + nom) indique un contact intensif entre les deux langues. Enfin, l'expression de la possession offre un argument très probant de la longue durée du contact des langues, donc des populations, puisqu'elle relève de la syntaxe : alors que les langues turciques ont recours au génitif pour exprimer la possession, le salar l'exprime par l'oblique (datif-locatif), qui est caractéristique du tibétain (C. Simon prend soin d'éliminer les possibles influences d'autres langues parlées aux alentours – chinois, mongol, entre autres). Grâce à son analyse linguistique fine, C. Simon montre que l'interaction linguistique, donc humaine, entre Salars et Tibétains s'ancre dans la longue durée et que, même si les Salars sont majoritaires dans leur zone d'établissement, ce sont eux qui ont emprunté au tibétain et non l'inverse.
- 9 Le cinquième chapitre (« Sufi lineages among the Salar, an overview ») est co-signé par Alexandre Papas et Ma Wei, et s'intéresse lui aussi aux Salars, plus précisément à

l'histoire du soufisme salar et à la pratique religieuse locale à partir de recherches de terrain, de publications et d'archives privées dont certaines sont reproduites.

- 10 Les origines du soufisme parmi les Salars sont obscures. Selon les sources salares, Yûsuf Khwâja (mort en 1653), un prêcheur soufi originaire d'Asie centrale, de l'obédience Naqshbandiyya, prêcha six mois durant dans le Gansu voisin. Son fils aurait voyagé en Amdo dans les années 1670 et initié des chefs Hui qui se seraient tournés vers l'ordre soufi Qâdiriyya- évolution assez caractéristique du soufisme régional. Il résida également à Xunhua (où vit la majorité des Salars) ; là, il nomma trois « pasteurs » dont l'un eut pour successeur Ma Laichi (mort en 1753), une figure proéminente du soufisme chez les Salars, car il aurait converti beaucoup de Tibétains et de Mongols, notamment à Hualong et à Khargang (voir le chapitre rédigé par Chang Chung-Gu et évoqué plus haut). Il appert qu'en Amdo cohabitent trois sous-écoles du Naqshbandiyya : les Jahriyya, les Khufiyya et les Mujaddidiyya, qui se sont souvent affrontées, provoquant l'intervention répétée des autorités Qing pour rétablir l'ordre. Actuellement, l'influence des Jahriyya a diminué ; la situation des Khuffiyya est confuse pour les auteurs de l'article, qui admettent devoir faire face à des informations contradictoires la concernant. Le dernier courant, Mujaddidiyya, s'est diffusé partout en Amdo. Son approche est plus intellectuelle et érudite car s'appuyant sur des textes en persan et en arabe (et non en chinois), et il tente de rayonner au-delà des seuls cercles soufis.
- 11 L'article se poursuit par une esquisse biographique du mystique et voyageur Musa Aye (1822-1900), personnalité soufie salare autochtone par excellence, et par une évocation de sa descendance spirituelle. Deux lignées au moins lui sont imputables, dont l'une, plus mystique et avancée, a des liens avec des soufis ouighours, plus particulièrement de Yarkand.
- 12 En conclusion, écrivent les auteurs, la culture soufie est toujours riche parmi les Salars ; elle a résisté aux tensions et aux violences et fait fi du découpage en « ethnies » (*minzu*), puisque des personnes relevant d'« ethnies » (*minzu*) différentes (Hui, Salars) peuvent appartenir à la même fraternité. Enfin, les auteurs mettent l'accent sur l'importance de la transmission de pratiques secrètes, sous forme de livrets, où la « psalmodie » (ar. *dhikr*) associe certains mots silencieux à des « centres subtils du corps » (ar. *latâ'if*) ; notons que ces pratiques sont controversées dans l'islam. Les auteurs soulignent l'intérêt d'une comparaison avec le bouddhisme tibétain, où les pratiques yogiques associant canaux d'énergie et mantras font partie de la pratique courante des méditants.
- 13 Avec le sixième chapitre, « Islam and Labrang monastery. A Muslim community in a Tibetan Buddhist estate », on revient à l'histoire. Son auteur, P. Nietupski, co-directeur de ce volume, est par ailleurs l'auteur d'une monographie consacrée au monastère *gelukpa* de Labrang, le plus grand de tout l'Amdo¹, ainsi que d'un ouvrage de photos d'archives du missionnaire Paul Griebenow dans lequel l'accent est mis sur la mosaïque ethnique qu'était et qu'est toujours la localité entourant le puissant monastère de Labrang (et, *a fortiori*, l'Amdo)². À ce titre, P. Nietupski est certainement l'un des premiers chercheurs à avoir mis en évidence le caractère multiculturel de Labrang et donc d'une partie de l'Amdo.
- 14 Ici, P. Nietupski dresse un panorama historique de la présence musulmane (de diverses branches) dans le nord-est de l'Amdo et montre que la qualité des relations tibéto-musulmanes a fluctué selon les époques. Les premières communautés musulmanes, de taille réduite, s'installent dès 1839 à Bora, et en 1854 à Labrang à proprement parler.

Mais c'est en 1895 que leur présence s'affirme. En effet, à l'occasion d'un conflit intercommunautaire à Linxia (Hezhou), des Musulmans soufis viennent se réfugier en nombre à Labrang. Ces puissants commerçants développent le négoce et leur présence nécessite l'agrandissement de la mosquée locale. Les relations sont placées sous le signe de la complémentarité : domination politico-religieuse pour les Tibétains, commerciale pour les Musulmans. Cette répartition des rôles est troublée entre 1913 et 1938, en raison de l'ascension de la famille Ma, au Qinghai : les ambitions politiques et non commerciales de ces chefs de guerre musulmans d'obédience rigoriste ikhwan mettent à mal l'autorité des Jamyang Shepa (tib. 'Jam dbyangs bzhad pa), qui forment une puissante lignée de réincarnation à la tête de Labrang depuis sa création en 1709. Toutefois, avec la montée au pouvoir de l'influent Apa Alo (1903-1997), frère du V^e Jamyang Shepa (1916-1947) et l'inclusion de Labrang dans la province du Gansu, hors de l'orbite de la famille Ma, le monastère peut retrouver au début des années 1930 son rôle de centre commercial à la frontière sino-tibétaine. Ce rôle est encore renforcé par l'accroissement de la présence musulmane à Labrang : la localité est en effet devenue un lieu de refuge pour des communautés musulmanes du Gansu fuyant les conflits frontaliers.

- 15 Dans le septième chapitre, Bianca Horlemann, coéditrice de l'ouvrage et spécialiste de l'histoire de l'Amdo au début du xx^e siècle, étudie de manière détaillée les conflits sanglants et très violents, souvent au détriment des Tibétains, qui ont émaillé l'histoire des Goloks, entre 1917 et 1942. Travaillant principalement à partir de sources chinoises, elle s'intéresse à l'arrière-plan économique, politique et technologique de ces conflits et montre que, pendant ces vingt-cinq années, les troupes de la lignée familiale des Ma (dont le plus célèbre représentant est Ma Bufang, 1903-1975), à la tête du Qinghai, ont cherché à dominer les tribus tibétaines goloks réputées invincibles, grâce à leur avance technique (armement, radio) et dans le but de moderniser leur territoire (construction de routes et de ponts, exploitation des ressources naturelles). Les Goloks, pasteurs nomades tibétains célèbres pour leur attachement à l'indépendance aussi bien envers les autorités mandchoue que chinoise et tibétaine, ont dû pendant ces deux décennies accepter de fournir la corvée, de payer des impôts, de procurer de la main d'œuvre et de tolérer la présence d'une garnison sur leur territoire jusque-là inviolé. Les alliances de circonstance ne permirent toutefois pas aux Goloks d'échapper à l'emprise des Ma. La première qualité de cet article est de dresser un tableau historique très complet sur l'ensemble des conflits, des enjeux et des forces en présence sur la période : au-delà des seuls Goloks et des troupes de la famille Ma, interviennent des Chinois nationalistes, Apa Alo de Labrang (cf. chapitre précédent), le IX^e Panchen Lama (1883-1937), le gouvernement de Lhasa appelé à la rescousse et le gouvernement de Pékin. La seconde est de démontrer clairement que les conflits extrêmement violents qui opposèrent Tibétains et Musulmans des armées de la famille Ma n'étaient alors nullement fondés sur un antagonisme ethnique ou religieux mais bien sur des rivalités économico-politiques, même si la mémoire collective tibétaine actuelle les réinterprète à l'aune de lignes ethnico-religieuses : en effet, les lamas tibétains furent sollicités par les deux factions pour régler ces conflits et, qui plus est, des Tibétains furent parfois enrôlés dans les troupes des Ma pour combattre les Tibétains des tribus goloks.
- 16 Marie-Paule Hille, qui est elle aussi co-éditrice du volume, signe le huitième chapitre. Il s'agit d'une étude historique et anthropologique des relations privilégiées entre une fraternité soufie de commerçants, appelée Xidaotang (« Nouvelle foi »), fondée en 1904 et basée à Lintan (Gansu), et de nombreuses communautés de pasteurs nomades

tibétains de l'Amdo (et même du Kham). Branche minoritaire soufie, le Xidaotang n'a eu besoin que de quelques années pour établir d'importants comptoirs commerciaux en milieu tibétain, de Yushu à Ngawa, en passant par Kawa Sumdo et Dartsedo. M.-P. Hille explique la réussite de ce réseau commercial influent par la confiance et le respect mutuels qui unissaient le Xidaotang et les chefs non seulement politiques mais aussi religieux des communautés pastorales tibétaines concernées, puisque certains monastères leur accordaient l'exclusivité de la pratique commerciale sur leurs terres. Sur la base de sources écrites peu exploitées (chroniques locales, lettres de missionnaires) et d'entretiens avec les derniers témoins ou descendants de témoins de cette collaboration commerciale, elle démontre que les tenants du Xidaotang formaient une élite commerçante musulmane charismatique, efficace, bien organisée et tibétophone, qui sut développer une relation de qualité, fondée sur l'estime et la loyauté, avec certains groupes nomades de l'Amdo. M.-P. Hille propose d'expliquer cette collaboration commerciale (et parfois politique) réussie par le mode de fonctionnement de cette fraternité soufie : animée par des principes moraux auxquels les Tibétains étaient sensibles, elle œuvrait non pour le bénéfice de quelques individus mais pour le bien de la communauté.

- 17 Enfin, avec le neuvième et dernier chapitre, qui contraste avec le précédent, Andrew Fischer nous ramène dans le temps présent et offre une analyse économique de la fracture actuelle entre Tibétains et Musulmans de l'Amdo. Dans son étude, menée à partir de nombreux séjours de terrain entre 2003 et 2007 à Rebkong et à Chabcha, A. Fischer montre de manière convaincante que les choix de développement opérés par le gouvernement chinois ont contribué à attiser les tensions entre communautés tibétaines et musulmanes. Selon lui, deux grandes réformes ont creusé l'inégalité économique entre ces deux groupes au détriment des Tibétains : d'une part, l'État chinois a abandonné dans les années 1990 la garantie des prix pour les produits bruts (grain et laine, qui perdit trois quarts de sa valeur entre la fin des années 1980 et 2004), ceux-ci formant le revenu principal des populations rurales tibétaines. D'autre part, il a accordé la priorité au secteur tertiaire, notamment au commerce : non seulement les Musulmans y excellent, ainsi que plusieurs chapitres de cet ouvrage le démontrent, mais les Tibétains tiennent traditionnellement ce domaine comme inférieur à l'activité rurale dans leur hiérarchie de valeurs. De plus, jusqu'en 2001, l'État chinois offrait des postes stables de fonctionnaires aux diplômés du lycée et de l'université du Qinghai : c'était là une aubaine pour l'élite tibétaine laïque dont la spécialité (le tibétain) offre peu de débouchés ailleurs que dans la fonction publique. La fin de cette politique d'emploi garanti et l'encouragement du tertiaire et du secteur privé, auxquels les Musulmans et les Han sont mieux préparés, ont relégué les Tibétains, même très diplômés, aux professions les moins qualifiées. Cela a attisé leur ressentiment ; ils ont en effet interprété les changements opérés par l'État chinois dans la politique économique et dans celle de l'emploi comme une volonté de les marginaliser et comme le signe d'un favoritisme envers les Musulmans et les Han.
- 18 Ajoutons que cet ouvrage confirme l'émergence d'un sous-champ en études tibétaines, celui des études sur l'Amdo : ce territoire a certes attiré des explorateurs entre la fin du XIX^e siècle et les années 1930 (P. Kozlov, G. Potanin, N. Przewalski, J. Rock, G. Tsybikov) ainsi que de nombreux missionnaires, cependant il a été relativement négligé par les chercheurs, à quelques exceptions près (G. Roerich et son *Parler de l'Amdo*, Rome, 1958 ; Li An-che et son étude du monastère de Labrang effectuée entre 1938 et 1941, voir Li An-che 1982). L'Amdo n'a commencé à susciter la curiosité des tibétologues

contemporains que depuis une vingtaine d'années environ, avec le volume pionnier *Amdo Tibetans in Transition* (Toni Huber 2002). En partie en raison d'obstacles administratifs mis par les autorités chinoises à l'accès à la Région autonome du Tibet – zone qui représente à elle seule la moitié du territoire ethno-linguistique tibétain de la République Populaire de Chine –, les chercheurs se sont souvent tournés vers l'Amdo ou le Kham, de sorte que se sont établies des communautés de chercheurs intéressés par des phénomènes régionaux plus spécifiques à chacune de ces « provinces » tibétaines traditionnelles. Cet intérêt pour l'Amdo sur le plan des études tibétaines a été confirmé avec la création de l'Amdo Research Network, en 2013. Cette association de chercheurs est à l'origine de deux recueils qui ont enrichi notre connaissance de la région : *Mapping Amdo. Dynamics of Change* (Ptáčková & Zenz 2017), et *Mapping Amdo. Dynamics of Power* (Wallenboeck et al. 2019).

- 19 En outre, ce volume trouve sa place parmi les rares publications consacrées aux interactions entre monde tibétain majoritairement bouddhiste et monde musulman. Cette coexistence parfois pluriséculaire entre populations tibétaines, très majoritairement bouddhistes, et populations musulmanes, peut surprendre tant le monde tibétain est perçu comme uniformément et massivement bouddhiste. Or, l'islam en terre tibétaine n'est nullement un phénomène épisodique, récent, ou circonscrit à une poche territoriale. La présence musulmane est attestée de relativement longue date et ce, que ce soit dans le Tibet central ou dans la partie occidentale de l'Himalaya (Ladakh). Plusieurs ouvrages ont déjà traité de l'interface entre Tibet et monde musulman : en 2005, T. Zarcone, spécialiste du monde musulman en Asie centrale, avait dirigé *Musulmans et soufis du Tibet*, un petit recueil composé de quatre articles, plutôt centré sur le Tibet central. *Islamic Shangri-La Inter-Asian Relations and Lhasa's Muslim Communities, 1600 to 1960* de David G. Atwill (University of California Press, 2018) offre une perspective historique sur la présence musulmane à Lhasa du XVII^e siècle à 1960. Dès 1973, M. Gaborieau avait présenté et traduit le *Récit d'un voyageur musulman au Tibet* (1973). Enfin, on doit rappeler bien sûr le touchant récit autobiographique *Caravane tibétaine* de A. W. Radhu (1991). La communauté tibétaine exilée en Inde depuis 1959 n'est pas en reste : elle compte également des Musulmans tibétophones, scolarisés dans les écoles tibétaines en exil. Le documentaire *Fatimah* de Geleck Palsang (2019) offre une illustration éclatante de l'interaction entre ces deux communautés au Ladakh, puisqu'il dresse le portrait d'une jeune femme musulmane possédée par... Paldan Lhamo (tib. Dpal ldan lha mo), une divinité du bouddhisme tibétain ; il est l'occasion de découvrir une communauté musulmane du monde himalayen qui côtoie le monde tibétain bouddhique depuis longtemps, entre tensions et symbioses.
- 20 On ne peut donc que chaudement recommander la lecture de cet ouvrage novateur qui jette des lumières aussi variées que nouvelles sur les interactions entre Tibétains et Musulmans de l'Amdo. Il intéressera les spécialistes du monde tibétain, les sinologues, les personnes travaillant sur les communautés musulmanes de Chine et enfin les spécialistes des relations inter-ethniques. En effet, il démontre la nature fluctuante de ces relations au cours de l'histoire et complexifie notre connaissance actuelle des relations tendues entre Tibétains et Musulmans en Amdo – rappelons que les massacres de Tibétains perpétrés par les armées de Ma Bufang tendent aujourd'hui à chasser de la mémoire collective tibétaine tout autre type d'interaction entre ces deux communautés. Ainsi, sans pour autant occulter les conflits, les contributions de ce volume savent mettre en avant les liens qui ont uni Tibétains et Musulmans face aux autorités mandchoues et chinoises. Elles mettent également en lumière les

soubassements souvent économiques et politiques de tensions aujourd'hui interprétées de manière expéditive à l'aune du double spectre religieux ou ethnique.

- 21 On ne peut qu'appeler de nos vœux d'autres ouvrages qui exploreront ce champ complexe et étudieront les relations tibéto-musulmanes dans les zones occidentales de l'Amdo – où la présence musulmane a toujours été plus faible. Enfin, on peut également espérer le développement d'une recherche plus approfondie sur les éventuelles discussions ou influences religieuses entre bouddhisme tantrique et soufisme en Amdo, puisque cette branche de l'islam est réputée pour son mysticisme et possède des traits qui ne sont pas sans évoquer certaines pratiques bouddhiques.

BIBLIOGRAPHIE

Gaborieau, M. (ed. et trad.) 1973 *Récit d'un voyageur musulman au Tibet*, de Gulām Muḥammad (Paris, C. Klincksieck).

Geleck Palsang 2019 *Fatimah the Oracle*, film documentaire, 51 minutes.

Huber, T. (dir.) 2002 *Amdo Tibetans in Transition* (Leyde/Boston, Brill).

Khashem Gyal 2013 *Valley of Heroes*, film, 53 minutes.

Li An-che 1982 *Labrang. A Study in the Field* (Tokyo, Institute of Oriental Studies, University of Tokyo).

Nietupski, P. K. 1999 *Labrang. A Tibetan Buddhist Monastery at the Crossroads of Four Civilizations* (Ithaca/New York, Snow Lion).

2011 *Labrang Monastery. A Tibetan Buddhist Community on the Inner Asian Borderlands, 1709-1958* (Lanham MD, Lexington).

Ptáčková, J. & A. Zenz (dirs) 2017 *Mapping Amdo. Dynamics of Change* (Prague, Oriental Institute, The Czech Academy of Sciences).

Radhu, A. W. [1981] 1991 *Caravane tibétaine* (Paris, Peuples du monde).

Roerich, G. 1958 *Le parler de l'Amdo. Étude d'un dialecte archaïque du Tibet* (Rome, Istituto italiano per il Medio ed Estremo Oriente).

Wallenboeck, U., B. Horlemann & J. Ptáčková (dirs) 2019 *Mapping Amdo. Dynamics of Power* (Prague, Oriental Institute, The Czech Academy of Sciences).

NOTES

1. Nietupski 2011.

2. Nietupski 1999.

AUTEURS

FRANÇOISE ROBIN

Inalco, IFRAE